

Essai

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Pierrette Boivin, Yvon Poulin et Pierre Rajotte

Numéro 165, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97834ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Beaumier, J.-P., Boivin, P., Poulin, Y. & Rajotte, P. (2022). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (165), 50–54.

Robert Lalonde

PAS UN JOUR SANS UN TRAIN

Boréal, 2021, 208 p. ; 24,95 \$

Il y a d'abord l'enfant qui entend le train au loin, promesse encore non formulée, mais qui se rapproche à grande vitesse, jusqu'au moment où il l'aperçoit, la bête humaine, de l'autre côté du lac où, un beau jour, l'entraînera à sa suite un oncle pour en prendre toute la mesure, humer le souffle qu'elle laisse sur son passage, et faire naître un désir qui ne cessera de croître avec les années. Partir, découvrir le monde, le recréer à la grandeur des rêves qui habitent déjà l'écrivain en devenir.



Être à la fois immobile et transporté par les paysages qui défilent à toute vitesse par les fenêtres, à l'écoute des voix qui soudain s'immiscent en soi et que l'on s'efforce de retenir, d'en tracer avec le doigt les premiers mots sur la vitre embuée avant qu'ils ne s'effacent, telle est la magie qui se déploie dans les pages de ce carnet. Robert Lalonde y retrace le parcours d'une vie d'écrivain, tout aussi riche en déplacements

qu'en découvertes de lectures, d'amis écrivains avec lesquels il poursuit ses échanges à bord de trains, dont le nom seul suffit parfois à nous émerveiller.

Le carnet s'ouvre au moment où Robert Lalonde a 28 ans. Il n'a encore rien publié, mais le désir de se lancer sur les traces de Jack Kérouac et de tous les autres écrivains qui l'accompagnent dans ce train de nuit, qui relie Montréal et Toronto où il travaille en alternance, ne cesse de croître. Il traîne avec lui l'ébauche de son premier roman dans lequel « [l]es pages frénétiquement s'accumulent », comme défilent sur les rails les milliers de kilomètres que le train avale. Lalonde nous entraîne à sa suite en compagnie de Gabrielle Roy, de Colette, de Flannery O'Connor, d'Eudora Welty, de Virginia Woolf, de Giono, de Tchekhov, de Handke, et de tant d'autres qui ont toujours voyagé avec lui. La variété des registres dans lesquels Lalonde leur prête voix comme la diversité des situations dans lesquelles ils prennent vie donnent un caractère unique à chaque trajet. On ne demande qu'à poursuivre le voyage à leurs côtés, passager discret dans le même compartiment. S'agissant ici d'un carnet, Robert Lalonde y va de quelques aveux sur sa pratique. « C'est à bord d'un train, écrit-il, d'un autre et d'un autre encore, que j'ai appris d'abord à espionner, puis à laisser parler mes personnages. » Et d'ajouter, quelques pages

plus loin : « Au fond, on monte à bord du train afin de travailler en paix, tout bonnement ».

Du regretté *Tortillard* qui reliait la ville de Québec au village de Pointe-au-Pic, à La Malbaie, au mythique *Al Andalus* qui traverse la sierra Nevada, Robert Lalonde nous rappelle l'attribut de tout bon voyageur : il faut « s'adonner à l'inattendu », accepter que tout peut arriver. La destination, le but à atteindre ne doit pas occulter l'importance du trajet, de la distance à franchir pour y parvenir. Le voyageur, comme l'écrivain, se doit d'être toujours en mouvement vers ce qui l'appelle.

Jean-Paul Beaumier

Claude La Charité

L'INVENTION DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

AU XIX^e SIÈCLE

Septentrion, Québec, 2021, 161 p. ; 14,95 \$

Bien qu'elle fasse l'objet de plus en plus de recherches et d'études depuis quelques décennies, la littérature québécoise du XIX^e siècle reste relativement méconnue et sous-estimée du grand public.



Aussi, toute initiative visant à la faire mieux connaître et à la mettre en valeur mérite-t-elle certainement d'être saluée. Publié dans la collection « Aujourd'hui l'histoire avec », qui entend poursuivre « le travail de médiation historique initié par l'animateur Jacques Beauchamp sur les ondes d'ICI Radio-Canada Première », l'ouvrage du professeur Claude La Charité se présente comme « une introduction » à cette période d'émergence de la littérature nationale, « avec, nous dit-il, ce que semblable invention suppose d'effervescence, de débats, de divergences de vues, de propositions audacieuses ou conventionnelles ». L'étude s'articule en quatre parties qui regroupent, sur un plan chronologique et en huit chapitres, des œuvres et des auteurs marquants du siècle. Une première partie porte sur les « Premiers essais romanesques » que sont les romans *L'influence d'un livre* (1837) et *La terre paternelle* (1846). La deuxième partie traite de trois auteurs de « L'École patriotique de Québec », Joseph-Charles Taché, Henri-Raymond Casgrain et Philippe Aubert de Gaspé père. La troisième partie, intitulée « Premières reconnaissances internationales », concerne le poète Louis Fréchette et la romancière Laure Conan. Enfin, la dernière partie, « Avènement de la modernité à l'École littéraire de Montréal », est consacrée

au poète Émile Nelligan, dont l'importance dans notre histoire littéraire justifie sans nul doute une attention particulière, même si sa poésie se fera surtout connaître une fois publiée en volume par le critique Louis Dantin en 1904. Chaque section est accompagnée d'illustrations et d'encadrés qui présentent des extraits de certaines des œuvres et se termine par un bref commentaire sur la postérité littéraire et culturelle, mais aussi toponymique de l'auteur abordé.

Destiné à un public néophyte, l'ouvrage propose avant tout un état du savoir reçu au sujet de quelques classiques consacrés par l'histoire littéraire traditionnelle. Il s'agit davantage ici de faire découvrir un corpus que de chercher à le repenser et à le réinterpréter. À quelques exceptions près, la sélection s'apparente à celle qu'on retrouve généralement dans les manuels et les anthologies. Qu'à cela ne tienne, susciter l'intérêt à partir d'œuvres et d'auteurs phares, mettre en lumière leur particularité et leur inventivité vaut bien « une invitation à la lecture d'autres œuvres et à la découverte d'autres écrivaines et écrivains ». Comme il est d'usage, *La Charité* reconnaît n'avoir aucune prétention à l'exhaustivité et que d'autres grandes figures auraient mérité d'être prises en considération, notamment Arthur Buies, Octave Crémazie, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau et Robertine Barry. Quelques noms manquent toutefois à cette liste d'absents ayant contribué à « l'invention de la littérature québécoise », notamment celui d'Antoine Gérin-Lajoie, et plus particulièrement celui de François-Xavier Garneau, qu'une certaine tradition de lecture considère comme « le Père de la littérature canadienne ». En somme, une telle introduction peut s'avérer fort utile, entre autres pour des enseignantes et enseignants qui chercheraient une façon simple et efficace de donner à leurs étudiantes et étudiants un bon aperçu de la production patrimoniale québécoise du XIX^e siècle.

Pierre Rajotte

Brian Greene

JUSQU'À LA FIN DES TEMPS

NOTRE DESTIN DANS L'UNIVERS

Trad. de l'anglais (États-Unis) par René Cuillierier

Flammarion, Paris, 2021, 502 p. ; 39,95 \$

Dans son brillantissime essai, l'auteur entend donner la clé qui explique à peu près tout.

Vraiment tout, aussi bien la création de l'univers (ou d'univers multiples et parallèles selon certaines théories scientifiques) à la suite du Big Bang (Grande explosion) originel que sa fin programmée, soit par un *Big Rip* (Grande déchirure) dû à un affaiblissement de la force gravitationnelle qui entraînerait, à terme, la dislocation de la matière, soit par un *Big Crunch* (Grande implosion) si l'expansion de l'univers devait s'inverser parce que la gravité négative ne pourrait



plus soutenir cette expansion continue. Jusqu'ici, nous sommes en terrain relativement connu du point de vue scientifique : c'est la fameuse recherche de la constante cosmologique d'Einstein cachée dans l'antimatière qui permettrait de connaître la fin la plus probable de notre univers.

Ce qui distingue Brian Greene de la majorité des grands vulgarisateurs scienti-

ifiques, c'est qu'il applique à l'étude de l'Homme et à ce qui fait sa singularité exactement les mêmes règles que celles qu'il utilise pour expliquer le monde qui nous entoure. On ne parle pas ici seulement des étapes qui ont conduit les premiers unicellulaires à se former et à évoluer en organisations plus complexes, ni des mécanismes par lesquels celles-ci ont abouti à la création d'une première forme de vie rudimentaire et, de là, à toutes les formes de vie complexes que nous connaissons puisque, là encore, on se retrouve en terrain arpenté depuis longtemps par les scientifiques.

Ce qui est radicalement nouveau dans *Jusqu'à la fin des temps*, c'est que l'auteur entend rendre compte de l'apparition et du mode de fonctionnement des activités « spirituelles » du cerveau comme le langage, la pensée, la conscience, le libre arbitre, l'élan spirituel ou artistique en ne s'appuyant que sur les lois de la physique, en particulier sur la deuxième loi de la thermodynamique, l'entropie (l'ordre dans l'univers tend au désordre), et sur le principe de la sélection darwinienne (le vivant ne conserve et ne perpétue que les modifications génétiques aptes à assurer sa survie).

Au sujet de son entreprise intellectuelle, Greene écrit avec une assurance déconcertante au début de son ouvrage : « Peut-être saisissons-nous le fonctionnement de l'esprit et de la matière si parfaitement que tout sera révélé, des trous noirs à la musique de Beethoven, des bizarreries de la mécanique quantique à la poésie de Walt Whitman ». Plus loin, il avance son argument fondamental : « C'est [la] danse de l'entropie qui va chorégraphier l'ascension de la vie, de l'esprit et de presque tout ce à quoi l'esprit attache de l'importance ». Bref, Greene évacue toute transcendance. L'Homme est sa propre finalité : « Il n'y a pas de [grand dessein] tapi dans les profondeurs de l'espace, attendant d'être découvert ».

À lire des affirmations comme « la vie n'est rien qu'une astuce de plus que l'univers emploie pour libérer le potentiel entropique de la matière » ; « du point de vue de la survie, les arts ne sont que des sucreries sans valeur nutritive » ; « une prédilection pour des croyances religieuses peut ne pas avoir en soi de valeur adaptative, mais elle est livrée dans le même paquet que d'autres propriétés du cerveau

qui, elles, ont été effectivement sélectionnées », on n'est pas étonné d'apprendre que Brian Greene ait pu être accusé de réductionnisme.

C'est un jugement qu'il ne réfute pas, bien au contraire. Il se réclame clairement d'un point de vue strictement physicien. « Nous sommes des êtres physiques constitués d'un grand ensemble de particules gouvernées par les lois de la nature. Tout ce que nous pensons et tout ce que nous faisons est réductible aux mouvements des particules [...] pleinement gouverné[s] par les lois de la physique. »

Pour autant, ses thèses ne sont pas aussi simplistes que pourraient le laisser croire certains extraits que nous venons de citer. Il aurait fallu, pour leur rendre justice, des développements qui auraient débordé le cadre du simple commentaire de lecture. Disons, pour faire court, que son propos n'est pas dogmatique. Il ne manque pas de rappeler encore et encore qu'en ce qui concerne la mécanique quantique, nous sommes dans le domaine des probabilités et non plus dans celui des certitudes newtoniennes. Toutes les théories qu'il avance sur le fonctionnement du cerveau et la conscience le sont donc sur le mode de l'hypothèse (forte de son point de vue).

Professeur de physique et de mathématiques à l'Université Columbia de New York, auteur de précédents ouvrages fort remarquables (*L'univers élégant*, *La réalité cachée*), Brian Greene a, du fait de sa formation sans doute, un grand souci d'être compris par ses lecteurs. Ainsi, il recourt constamment à l'analogie pour expliquer certains concepts difficiles à saisir pour les non-initiés. Cependant, il faut dire qu'en dépit de ses efforts de vulgarisation, son essai exige du lecteur un minimum de bagage scientifique, ne serait-ce que sur le plan lexical. Mais, de grands bonheurs intellectuels attendent celui ou celle qui s'y aventurera. Par l'ampleur de son champ d'étude et par la nouveauté du point de vue adopté, *Jusqu'à la fin des temps* est un des livres les plus stimulants qu'il lui aura été donné de lire depuis longtemps.

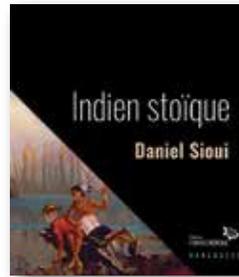
Yvon Poulin

Daniel Sioui
INDIEN STOÏQUE

Hannenorak, Wendake, 2021, 78 p. ; 12,95 \$

Le ton de ce petit essai en forme de coup de gueule n'est pas vraiment stoïque. Si les siens ont la réputation de prendre leur mal en patience, l'auteur revendique pour sa part le droit d'afficher la couleur de sa révolte.

Daniel Sioui est libraire, éditeur et Autochtone de la nation huronne-wendate. Un jour, dans le cadre de ses activités professionnelles, les paroles d'une personne bien intentionnée font déborder son trop-plein de frustration et le poussent à exprimer crûment sa pensée. « What the fuck, crise de tabarnak ! Ça y est, les Autochtones n'ont même plus le droit de



piquer une colère ! » Et une fois lâchés les gros mots, suivront quelques observations fort pertinentes.

Le libraire de Wendake souhaite en finir avec une vision idéaliste de la période précolombienne, encore trop vivante selon lui chez les Autochtones. Trop occupés à rêver de « recréer l'Amérique

d'avant les Blancs », beaucoup s'empêcheraient de regarder en avant. Lui qui fut traditionaliste affirme ne plus l'être aujourd'hui : « [T]sé, on ne vivait quand même pas jusqu'à deux cents ans. Notre vie n'était quand même pas jolie-jolie. Est-ce qu'on pourrait régler ça, une fois pour toutes ? » Il rappelle que les nations autochtones n'avaient pas un total contrôle de leur environnement et qu'elles ont dû, entre autres, affronter des périodes de famine.

Une fois réglée la question du passé, Daniel Sioui dit souhaiter que les Autochtones de partout au Canada s'unissent pour enfin prendre en main leur destinée. Il lui semble en effet nécessaire, si elles veulent bénéficier d'un réel pouvoir de négociation avec l'État canadien, que les nations autochtones du pays se regroupent pour parler d'une seule voix. Si cela paraît utopique, ce n'est peut-être pas impossible. Il ajoute toutefois que la négociation des peuples autochtones entre eux serait tout aussi ardue que celle avec le gouvernement canadien. Le regroupement actuel désigné comme l'Assemblée des Premières Nations lui semble peu porteur de résultats. Il croit que cette organisation pourrait servir de base, mais qu'il faudrait y améliorer la démocratie. Notamment, le chef de l'Assemblée devrait être élu au suffrage universel plutôt que plébiscité par les chefs des différentes communautés.

Le discours de Sioui manque toutefois de clarté lorsqu'il affirme que le Canada ne veut pas abandonner la *Loi sur les Indiens*. Il ne peut pas ignorer que Jean Chrétien et Pierre Elliott Trudeau ont proposé de l'abolir en 1969. La proposition avait alors soulevé un tollé chez les Autochtones. Il est bien évident qu'ils ne souhaitaient pas perdre leur identité collective pour se fondre dans le magma multiculturel canadien et qu'ils préféraient demeurer sous la tutelle étatique, en attendant de développer suffisamment leurs forces pour décider eux-mêmes de s'affranchir. Si l'auteur souhaite vraiment un renforcement de la force de frappe politique des Autochtones au Canada, son propos semble parfois le contredire. Par exemple, lorsqu'il suggère que l'Assemblée des Premières Nations ne sert à rien, au même titre que l'ONU et la gauche, et que « la politique, ce n'est rien d'autre que du théâtre ».

Il est finalement décevant, à la lecture d'*Indien stoïque*, de comprendre que l'auteur a du mal à voir vraiment grand

pour son peuple. Ainsi, il ne croit pas possible d'obtenir la rétrocession d'une partie du territoire canadien aux Autochtones, pour que ceux-ci puissent y exercer une complète autonomie. Il est vrai que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ne peut s'exercer qu'à certaines conditions, mais l'autonomie ne sera sûrement pas atteinte si les premiers concernés ne la considèrent pas comme atteignable.

Le grand mérite de cette sortie un peu intempestive de Daniel Sioui est peut-être de donner à entendre que, si les Blancs ont leurs torts quant à la situation actuelle des relations entre populations autochtone et allochtone, les Autochtones ne peuvent pas se soustraire à la nécessité d'une réflexion sur leur existence en tant que communauté politique et sur la manière dont ils prévoient partager le territoire et la vie avec les autres.

Gérald Baril

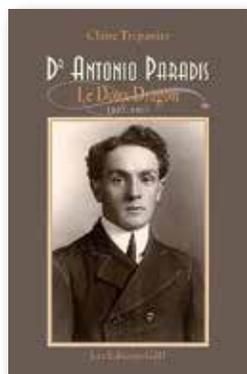
Claire Trépanier

D^r ANTONIO PARADIS

LE DOUX DRAGON, 1892-1967

GID, Québec, 2021, 384 p. ; 34,95 \$

La maison d'édition GID, dirigée par l'historien Serge Lambert, s'est donné comme mission de faire connaître l'histoire du Canada et du Québec à travers celle des régions.



En retraçant la vie de son grand-père, médecin et chirurgien, de surcroît maire de Rivière-du-Loup, la biographe relate la vie sociale et politique d'un homme engagé et, par ricochet, celle de son époque et de son milieu.

Natif de la Beauce dans une famille modeste, Antonio Paradis entreprend néanmoins de longues études au Petit Séminaire

de Québec, puis à la Faculté de médecine de l'Université Laval. Reçu médecin en 1918 et aussitôt marié, il s'installe avec sa femme, Alice Lavergne, à Fraserville, devenue peu après Rivière-du-Loup, ville en expansion où l'on vient de construire un nouvel hôpital, baptisé Saint-Joseph-du-Précieux-Sang. Comme partout au Québec à l'époque, l'hôpital est géré par des religieuses, sous le patronage de l'Église catholique à laquelle est soumise l'éthique médicale. Le D^r Antonio Paradis incarne les valeurs de charité et de don de soi rattachées au statut de vocation qu'accorde alors l'Église aux médecins. Il se rend chaque matin à l'hôpital pour pratiquer la chirurgie et visiter ses patients, et reçoit des malades à son bureau en après-midi et en soirée, en plus

de faire des visites à domicile, même la nuit, hiver comme été. Si Ti-Père, comme le surnomment les infirmières, est reconnu pour ses compétences de chirurgien notamment, il ne l'est pas moins pour son écoute, sa patience et son empathie. Tous les témoignages qu'a reçus l'autrice au cours de ses recherches vont dans le même sens, tellement que la biographie se rapproche de l'hagiographie.

De même en est-il pour ses dix-huit ans de service à l'hôtel de ville, six ans comme échevin, maire pendant douze ans, et ce, sans délaisser la pratique médicale. Au contraire, il poursuivra son perfectionnement en chirurgie générale jusqu'à l'obtention du certificat du Collège royal du Canada, en 1948. Sa vie politique occupe toutes ses fins de semaine. L'autrice, ayant mené ses recherches pendant dix ans – archives, entrevues de contemporains de son sujet, journal local *Le Saint-Laurent* –, fait état des accointances du docteur avec des hommes de pouvoir, tels Maurice Duplessis, M^{re} Camille Roy et le député fédéral Jean-François Pouliot. Assemblées politiques, réceptions officielles, conférences et présidence d'associations médicales et politiques s'accumulent dans son agenda.

De la vie privée d'Antonio Paradis, on apprend qu'il est père de quatre enfants, et qu'il s'en remet à sa femme pour leur éducation. Que les qualités de femme du monde de celle-ci sont mises au service de l'homme public dans toutes ses tâches officielles, dont les fastueuses réceptions qu'elle organise dans leur maison cossue. Finalement, on retient que cet homme n'a eu de cesse de soigner des malades avec compassion et de travailler au progrès de sa ville pour le mieux-être de ses concitoyens. Il lui aura fallu subir un arrêt cardiaque pour penser à prendre des vacances. Le travail de mémoire de sa petite-fille historienne lui rend hommage à juste titre.

Pierrette Boivin

Gérald Bronner

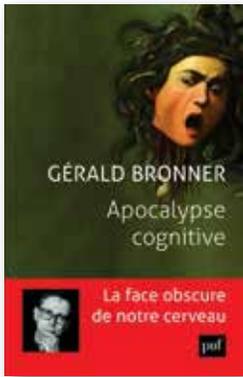
APOCALYPSE COGNITIVE

Presses universitaires de France, Paris, 2021, 386 p. ;

37,95 \$

L'auteur enseigne la sociologie à l'Université de Paris. Il s'intéresse en particulier à la sociologie cognitive, c'est-à-dire aux croyances collectives et à leurs effets sur notre monde. Dans son dernier ouvrage, il se penche sur notre fascination pour les écrans et pour la place que ceux-ci prennent dans ce qu'il appelle « le temps cognitif » de nos cerveaux.

L'apocalypse dont il est ici question ne renvoie pas à un quelconque cataclysme, mais plutôt à l'origine grecque du terme, qui signifie « action de découvrir ». L'auteur veut en effet nous mettre face à notre image en nous révélant ce que dit de nous notre addiction à ces plateformes numériques – téléphone



intelligent, tablette, montre branchée, ordinateur, etc. Derrière elle se cachent, nous dit-il, nos ataviques propensions à la peur, au conflit ou à la sexualité. Posées, par lui, comme des pulsions invariables depuis l'apparition de l'*Homo sapiens*, leur surexploitation par nos nouveaux outils technologiques risque de plonger notre civilisation dans un affaissement dont elle aura du mal à se sortir,

nous prévient-il.

Comment une technologie qui augmentait notre disponibilité mentale comme jamais aucun outil ne l'avait fait avant et qui devait permettre à tous d'accéder à la connaissance universelle, qui promettait de fédérer les êtres humains en les réunissant dans un immense réseau, et partant, permettait d'espérer l'avènement d'une société fondée sur le règne de la raison, comment une telle technologie peut-elle être perçue aujourd'hui comme une menace à l'humanité?

En rendant possible la diffusion massive et instantanée de toute information et, simultanément, en faisant sauter les verrous constitués autrefois par les « gardiens » (*gate keepers*) qui régulaient le flux de l'information (journalistes, éditeurs, présidents de chaîne télé, galeristes, institutions reconnues, etc.) et qui en validaient le contenu, l'homme moderne s'est retrouvé devant un « marché cognitif » totalement dérégulé, livré à toutes les manipulations et où le bon sens a fait place aux théories du complot les plus folles, où les croyances ont pris le pas sur la connaissance, où la réalité virtuelle,

pour certains, est devenue plus alléchante que le réel, où la pornographie est désormais pléthorique, où la montée des intolérances de toute nature fait que le moindre débat tourne à l'affrontement. Bref, nous dit Bronner, l'homme se retrouve aux prises avec ses pulsions les plus primitives.

Ce qui aggrave encore la situation, c'est l'attraction qu'exercent ces nouveaux outils sur l'esprit. Bronner nous apprend par exemple qu'une personne consulte l'écran de son cellulaire 220 fois par jour en moyenne. Pas étonnant qu'on parle de thérapie de désintoxication quand on aborde la question des nouvelles technologies. À travers ces dérives, rappelons-le, c'est de nous dont parle Gérald Bronner dans *Apocalypse cognitive*. Notre éminent universitaire appuie son analyse sur une multitude d'enquêtes, de recherches, de statistiques, d'articles savants dont il fait la nomenclature tout au long de son discours. Il y en a tant qu'on se demande parfois s'il a pris le temps d'en mesurer la validité ou l'exactitude (les comédiens en lice pour un Oscar et qui ne le reçoivent pas voient-ils vraiment leur espérance de vie réduite de quatre ans? En coûte-t-il vraiment quatre millions pour que ses cendres reposent près de celles de Marilyn Monroe?). En outre, Bronner écrit souvent dans un style alambiqué et recourt fréquemment à un jargon inutilement abscons (« signes horoscopiques » pour signes astrologiques, « incomplétude cognitive » pour ignorance du dénouement, « artefactuel » pour désuet, etc.), ce qui rend souvent sa lecture fastidieuse. Qui peut s'accommoder de ces travers et d'une certaine redondance dans la démonstration prendra plaisir à lire *Apocalypse cognitive*, ne serait-ce que pour la quantité d'amuse-gueules intellectuels qu'il contient, comme ceux sur les recalés des Oscar et les cendres de Marilyn.

Yvon Poulin



Abonnez-vous! Seulement 34 \$ par année (taxes incluses)

Quatre numéros par année en ligne et dans votre boîte aux lettres avec accès gratuit aux milliers de pages de nuitblanche.com.

Abonnement en ligne : nuitblanche.com ou : 1 833 619-7743

 Nuit blanche magazine littéraire